

—Vous avez raison, mon cher ami, et votre théorie semble admirable. Il nous reste à lui faire subir l'épreuve de la pratique.

Combien estimez-vous qu'un homme seul doit recevoir de l'Etat, comme salaire quotidien, pour subvenir à ses besoins ?

—Si nous mettions une piastre ?

—C'est parfait. Et s'il est marié, nous ajouterons une autre piastre pour sa femme ?

—Evidemment.

—Et s'il a des enfants ?

—Cinquante centins suffiront pour chaque enfant.

—J'abonde en votre sens.

Supposons maintenant que nous prêtions une oreille indiscreète aux dialogues qui se tiendront dans les bureaux de placement de l'Etat socialiste, établis sur toute la surface du territoire.

Ecoutez. On frappe au guichet : Pan. Pan !!—Que voulez-vous ?—Je viens chercher du travail.—Quel est votre métier ?—Homme de peine.—C'est bon. Vous casserez des cailloux au pont Dechester. Etes-vous marié ?—Amarément.—Avez-vous des enfants ?—J'en ai six—Bigre ! Savez-vous, mon gallard, que vous vous ferez un joli salaire à casser des cailloux ? Vous avez droit à cinq piastres par jour.

Un peu plus tard, un gros Monsieur s'approche :—Pan. Pan !—Que voulez-vous ? N'avez-vous pas d'ouvrage ?—Pardon, je suis le Premier Ministre, je viens retirer ma paye.—Une femme, des enfants ?—Non Monsieur, je suis célibataire.—Alors voici la piastre à laquelle vous avez droit.

Pan. Pan !—Que voulez-vous ?—Du travail.—Que savez-vous faire ?—Je suis avocat—Avocat ? Nous en avons trop dans la Province, les places sont encombrées. Vous irez travailler au caisson du pont de Québec.

—Au caisson, moi homme de profession ?—Taisez-vous, c'est l'Etat qui commande ici. Etes-vous marié ?—Oui. Pas d'enfants.—Vous recevrez deux piastres par jour—Deux piastres par jour ? Mais sous l'ancien régime on payait aux ouvriers du caisson quarante-cinq centins, de l'heure !—Taisez-vous, vous dis-je, et ne vous permettez plus de comparer l'ancien régime corrompu, à la perfection sociale actuelle qui rend tous les hommes heureux.

Je m'arrête, mes frères, car il serait trop cruel d'insister. Avec ce régime-là, le travail perdra tout intérêt parce qu'il aura perdu sa récompense. Les collèges et les écoles se videront ; les métiers pénibles et dangereux seront délaissés ; la faiméantise deviendra sagesse. Dans les villes, l'ambition suprême sera d'obtenir une place de portier et de garde-barrière ; et dans les campagnes, chaque laboureur, travaillant pour l'Etat, aura besoin d'être suivi de près par un contre-maître.

En attendant ces beaux jours, Messieurs les agitateurs socialistes s'engraissent pour le plus grand bien de l'humanité souffrante.

Et voilà les billevesées que gobent des milliers de pauvres gens : Tant il est vrai que l'homme est naturellement crédule, et que lorsqu'il retire sa foi aux enseignements de l'Eglise, c'est pour la donner aux imposteurs.

III

DE QUELQUES PROBLEMES SOCIAUX

—Mais, mon Père, me direz-vous, de ce que le socialisme est une folie, faut-il conclure que tout ici-bas soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, que le peuple n'ait pas le droit de chercher à améliorer son sort, et que les études de réforme sociale soient autant de chimères ?

—Nullement, mes frères. Les ré-

fo
me
me
es
ro
di
gr
im
éc
la

de
tic
de
so

l'é
ter
c'e
tio
se
leu
du
cie
de
fer
ex
Qu
tie
les
tea
sor
!
poi
et
No
à s
à c
pol
pul
(
sur
lan
des
d'e
de
ma
cor
sou
tés,
de